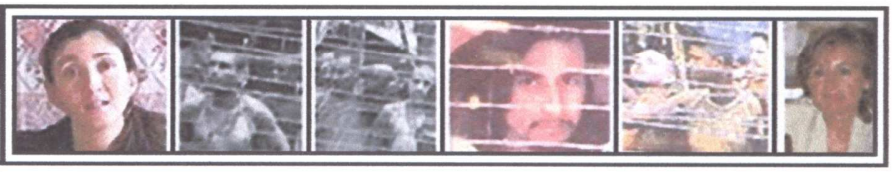
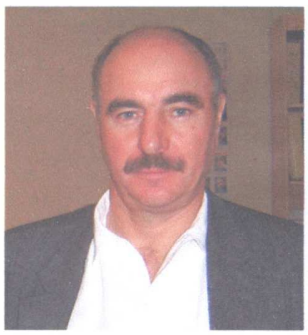


Jean Louis Normandin « la compassion ne suffit pas »

Entre 1982 et 1991, plus de 150 rapts d'occidentaux ont été commis au Liban par une trentaine de groupes révolutionnaires. Parmi les otages, dix ont trouvé la mort en captivité. Dix-sept ans après sa libération, Jean-Louis Normandin, journaliste à France-Télévision et membre du conseil d'administration de l'association Otages du Monde, nous parle de son expérience.



Jean Louis Normandin, ex-otage du Liban

Dans quelles circonstances s'est effectuée votre libération en 1987 ?

C'était le 27 novembre 1987, un matin, après environ 20 mois de séquestration, on est venu me chercher. Mes ravisseurs m'ont ordonné de monter dans le coffre d'une voiture. Ce qui pouvait signifier que j'allais être exécuté. Il y avait quelqu'un dans ce coffre, c'était Roger Auques. Il m'a dit : « nous allons être libérés ». Nous avons roulé pendant dix minutes, du côté de Beyrouth. La voiture s'est arrêtée. On nous a changé de véhicule et on s'est retrouvé alors, comme passagers à bord d'une seconde voiture.

Comment vos proches ont-ils vécu cette longue période de captivité ?

Ma disparition a été très difficile pour ma famille. En 1986, il n'y avait pas de structure de soutien. Nous étions les premiers otages et familles d'otages de l'époque moderne. Mes parents n'ont pas trop souffert de mon absence mais plutôt du manque d'informations. Ils ont considéré qu'ils étaient plutôt bien encadrés avec de bons contacts, humainement impliqués. Ça leur faisait du bien d'avoir une vraie passerelle, quelque chose de solide pour se raccrocher. Mes parents ont tout de même dû vendre leur commerce, interrompre leur activité et faire des voyages pour diverses raisons liées à ma captivité. Fabrice Delloye, père des enfants d'Ingrid Betancourt, expliquait récemment que les conséquences pour sa famille étaient du même ordre : leur vie a profondément changé. Quand il existe une vraie structure comme l'association Otages du Monde qui donne des clefs, qui aide, qui prépare, qui encadre, qui soutient et qui donne des indications comme un mode d'emploi, c'est bien mieux. Il y a toujours quelque chose à faire, même si ça ne remplace pas l'absence et la douleur, ça aide pendant l'attente et aussi après... s'il y a un après.

> *« Il y a toujours quelque chose à faire, même si ça ne remplace pas l'absence et la douleur. »*

Avez-vous été suivi par un psychologue après votre retour ?

Après la médiatisation, j'ai été pris en charge par un psychiatre qui m'a rassuré. Mais je n'avais pas culturellement ni l'envie ni le besoin de parler à quelqu'un. C'était plus un bonheur d'être libéré qu'une souffrance. Paradoxalement, j'avais tout de même un sentiment de culpabilité. Mais c'est d'avoir fait souffrir nos proches qui nous rend coupables. On s'imagine très bien ce que doit être la vie de celui qui attend, c'est difficilement supportable. Après, les choses sont devenues plus difficiles. J'avais le sentiment que quelque chose n'avait pas été dit. J'ai donc, de ma propre initiative, environ dix ans plus tard, cherché quelqu'un à qui parler.

En janvier 2005, vous êtes retourné au Liban. Une manière de tourner définitivement la page de cet épisode dramatique de votre vie ?

Dix-huit ans après ma libération, je suis en effet, retourné à Beyrouth. C'est une manière de refermer un livre dans le sens où je n'arrivais pas à mettre de mots sur mon malaise. Juste après ma libération, j'ai été très sollicité par les médias. Ça n'a pas que de mauvais côtés, ça m'a permis de parler, de dire les choses. Mais ensuite la question est : comment fait-on pour vivre ? Il y a les personnes qui remontent en selle et qui repartent faire leur travail et c'est très bien... Il n'y a pas de solution idéale, mais en revanche avec le temps et la distance, il faut tout de même aller au bout des choses, les avoir mis à plat, comme après un traumatisme. L'affaire des otages de Jolo en 2000, m'a permis de réanimer mes souvenirs et de finir ce travail de deuil en retournant au Liban. C'était le point d'orgue, j'ai marché là où j'étais couché, j'ai rencontré des gens, j'ai pu mettre des visages sur des masques. J'avais besoin d'exorciser mes peurs en marchant libre dans le quartier où j'étais détenu et en regardant les gens dans les yeux. Ça a eu un effet cathartique, j'ai purgé mes peurs et mes angoisses ainsi que les humiliations que j'ai subies en disant : vous voyez, je suis vivant, je suis fort... C'était un moment très important de ma vie.

Quel pourrait être l'intérêt des actions menées par l'association Otages du Monde pour les anciens otages et leur famille ?

Il y a quelque temps, nous sommes cinq anciens otages à avoir déposé une plainte afin de recueillir des informations sur le corps de Michel Seurat. Nous avons fait cette démarche pour sa femme, Marie Seurat, qui n'a toujours pas pu faire le deuil. Cependant, cette plainte n'a pas abouti et la sympathie n'a pas suffisamment de poids politique. Une association, telle qu'Otages du Monde, a de l'influence. Si elle est reconnue et entendue. La compassion ne suffit pas, il faut que l'union fasse la force. Pour tous les otages, pour les familles qui ont souffert et pour celles qui souffrent encore, pour les efforts qui ont été déployés par le gouvernement... Ce qui me choque toujours, c'est que l'on se préoccupe davantage, dans ce genre d'affaires, de savoir s'il y a eu rançon ou non et moins de rechercher qui sont et où sont les véritables coupables. Car ce sont eux, les acteurs principaux qu'il faut juger.

Propos recueillis par Adeline Simon

Otages
De Beyrouth à Bagdad
Roger Auque

Présent à Bagdad depuis le premier janvier 2003, avant l'ultimatum américain, Roger Auque a vécu presque tous les grands événements qui se sont déroulés récemment en Irak. Il nous relate de Bagdad le feuilleton des négociations pour la libération des otages.

Journaliste depuis 25 ans, ex-otage français du Liban, détenu pendant un an par les intégristes musulmans, Roger Auque est depuis deux ans correspondant permanent à Bagdad pour la chaîne info LCI, la télévision francophone TV5, BFM TV info, mais aussi pour des radios et des télévisions canadiennes ou suisses.

Edition Anne Carrière
230 pages – 17€